

L'histoire du matelot

*

* *

Le cul dans l'herbe folle de la rive, les jambes pendantes, Ferdinand souriait à l'ombre d'un saule, laissant l'eau claire et fraîche de l'Escaut lui caresser doucement les pieds. Le printemps jetait dans l'air des myriades d'insectes, que des hirondelles volant bas dévoraient avec entrain.

- Oh là, mon brave ! Où peut-on se rafraîchir le gosier par ici, je ne suis pas de l'endroit et je meurs de soif, aussi vrai que je m'appelle Igor !

Ferdinand interrompit à contrecœur sa rêverie et se tourna vers l'homme qui venait de l'interpeller. Il était grand et sec. Une barbe noire et pointue lui mangeait le menton. Il avait belle prestance dans son costume croisé de fine laine. Ses bottes de cuir, ses gants, sa cravate de soie noire, tout montrait une personne aisée.

- Je crains de ne pouvoir vous renseigner Messire, je ne connais pas bien l'intérieur des terres par ici. Je suis matelot sur le Tjalk de mon père que vous voyez là-bas, le Cornélius. Nous livrons du charbon à Anvers, enfin si nous avons encore assez d'argent pour nous acquitter de ces fichus péages.
- Tout ne va donc pas pour le mieux ? Je croyais que le métier de batelier sous notre bon roi était enviable.
- Si fait Monsieur, mais la profession n'est plus ce qu'elle était. Et puis les travaux qui devraient être entrepris sur le fleuve ne le sont pas. Tenez par exemple, pas plus tard qu'hier, le père Guerdin a voulu passer le pont des fortifications de Condé avec son nouveau bateau plein à ras bord. Sa patente porte 4 m 65 de large, mais le pont ne fait que 4 m 70. « Plus c'est gros, mieux c'est ! » qu'il disait. Le vieux a dû dépenser près de soixante francs de savon pour faire passer son embarcation avec un palan comme on enfile à force une chaussure racornie! D'autres ont parlé d'un

dépucelage difficile... Tout de même, va peut-être falloir qu'on se décide à harmoniser les largeurs d'écluses !

- Broutilles que tout cela. À peine une évaluation de première année de petit diabolon débutant. Bien, passons aux choses sérieuses, parlons affaires, que pouvez-vous me donner ?
- Pardon ?
- Oui, voyez-vous quand je rencontre un homme - et j'aime les hommes savez-vous - oui, quand j'ai l'honneur de croiser l'un d'entre vous, j'affectionne particulièrement de faire du commerce.
- Du commerce ?
- Oui, vous êtes bien un humain ?
- Ma foi, ma mère m'a placé deux jambes, deux bras et une tête aux bons endroits, alors je pense qu'on peut dire que je le suis, oui ! Et il partit d'un rire franc, cristallin, qui se joignit aux rayons du soleil jouant dans les branches des saules.
- Bien, bien, bien. Peut-être pourrions-nous faire affaire ensemble, alors ?
- Mais c'est que je ne possède rien. C'est à peine si j'ai deux mouchoirs et une chemise pour la ducasse que je tiens de ma mère aussi, avec les jambes, la tête et le reste. Ah ! Ah ! Et le rire du jeune homme ricocha encore une fois sur l'eau claire de l'Escaut.
- Ciel ! dit l'homme in petto, euh, je veux dire, enfer et damnation. Un homme heureux avec si peu, ça ne va pas être possible...
- Comment ?
- Non, rien, je soliloque. Écoutez, votre manière de rire m'est délicieuse. Vous êtes à mes yeux un expert. Je suis dans le service public, disons dans l'entrepreneuriat social à haut potentiel moral et sans aucun capital-risque, vous voyez ? ... Non ? Cela n'est rien. Mais je souhaiterais développer une relation avec mes clients plus enjouée, primesautière. Pour tout vous dire, je voudrais plus de piquant, mais je n'ai pas encore la manière. Apprenez-moi.

- Vous apprendre à être drôle ? Mais ça ne s'apprend pas, c'est une disposition d'esprit naturelle. On l'a ou on ne l'a pas. Et puis, ne le prenez pas mal, mais rien qu'à vous voir, il y aurait du travail...
- Espèce d'impertinent ! Tu vas voir de quel bois je... Non... Du calme Igor, du calme. Bien, hum. Je vous le demande encore bien gentiment : apprenez-moi, comment disent ces fichus Anglais, déjà, oui, le sens of humor.
- Mais c'est que je n'ai pas le temps. Mon père va m'appeler. Notre péniche doit repartir. J'ai du travail !
- Mais ça ne prendra que quelques jours. Je parlerai à votre père. Et ça sera bien payé.
- Et bien je ne sais pas trop. Bien payé, vous dites ? C'est vrai qu'en ce moment nous ne sommes pas riches. Et vous seriez trop bon de prendre quelque part à nos ennuis pécuniaires.
- Et bien, dites oui !
- Quelques jours alors ?
- La cuisine est au Maroilles, la Jenlain coule à flots et le poulet est bio !
- Je ne comprends pas. Le poulet est quoi ?
- Rien du tout, oubliez ça, mais vos arrière-arrière-arrière-petits-enfants adoreront, je vous le garantis. Allez, topez là, jeune homme ! Et cochon qui s'en dédit !

Et Igor fit comme il avait promis. Il emmena Ferdinand chez lui. On lui servit de la bière fine, du « poulet biau » et un fromage inconnu de lui, à la croûte orange, qui sentait les pieds. Sa chambre était décorée avec raffinement, même si le jeune homme avait un peu de mal à partager les goûts de son hôte, en particulier en matière de décoration d'intérieur. Oui, par exemple ce tableau sur plaque de bois d'un certain Dirk Bouts avec tous ces damnés tous nus qui chutaient, environnés de monstres, ou cette gravure représentant une vieille sorcière décatie chevauchant son balai avec sa jeune et voluptueuse apprentie, d'un certain Goya. Images qui n'étaient pas pour le réjouir quand il se levait le matin, mais enfin, c'était son hôte, alors ça ne se discutait pas. Monsieur Igor

aimait beaucoup ces images : - Avec tout ça, pas besoin de chargé de communication, pas vrai ? - Ferdinand acquiesçait sans mot dire, pas très sûr de la réponse à donner.

Et le jeune homme s'attela à la tâche. Il ouvrit un petit carnet bleu dans lequel il consignait les meilleures blagues, les bons mots les plus fins qu'il avait entendus au cours de ses voyages. Il commença par un calembour simple :

- Imaginez un jour un malade très riche qui, pour plus de sûreté, fait venir trois médecins, le Docteur Vachier, le Docteur Vilain et le Docteur Chameau. Ceux-ci lui rédigent une ordonnance dûment signée par leurs trois noms en bas de page, à laquelle le patient ne comprend rien. Il les tance vertement et les injurie tant qu'à la fin l'un des docteurs lui enjoint de relire leurs trois signatures, pour y trouver enfin son remède.
- Oui, et bien ?
- Et bien, redites les trois noms des docteurs...
- Vachier Vilain Chameau, oui, et alors ?
- Et bien, n'est-ce pas drôle ? Les trois noms ensemble forment une phrase qui ...
- Euh...
- Je vois, je vois, décidément, il va y avoir du travail. Bon, imaginez que vous glissiez sur des épluchures.
- Ça m'étonnerait. Jamais je ne glisse sur des épluchures.
- Mais si, ça a dû vous arriver un jour. Ou bien imaginez la chose un instant. Mettez-y du vôtre, un peu.
- Bon, allez. Je glisse.
- Vous glissez, qu'est-ce que vous dites.
- Je me fais probablement mal et je râle. J'ai aussi quelques injures bien senties qui me viennent toujours dans ces cas-là. Et puis surtout, le premier moment de surprise passé, je cherche l'incapable qui a laissé traîner ces immondices et je te me le...

- Non, non ! Vous ne lui faites rien du tout. Écoutez, le problème, c'est que vous prenez les choses de plein fouet, sans distance. Il faut apprendre à vous décentrer. La prochaine fois que vous tomberez ou que vous vous cognerez, au lieu d'incriminer l'objet ou celui qui l'a abandonné, ravalez vos injures et essayez de vous regarder vous-même en train de glisser ou de vous cogner. Vous verrez, le comique de la situation finira par vous sauter aux yeux. Et vous vous nourrirez de la tristesse des choses comme un bon jardinier fait émerger des roses d'un terreau putride !

Et Ferdinand eut bien du travail. Le jeune homme déploya tout son arsenal. Il enchaîna toutes les grimaces, les mimiques du monde connu. Il alla jusqu'à glisser lui-même volontairement sur des peaux de bananes. Il se trompa dans l'usage des mots. Il se flanqua à lui-même toutes sortes de claques et de coups de bâton. Il se transforma même en jardinier, demanda à Igor de poser le pied sur son tuyau d'arrosage, puis de l'enlever. Rien n'y fit. Chaque jour, il ouvrait une nouvelle page de son carnet bleu et se produisait devant son hôte, qui le regardait sans ciller puis se retirait sans un mot. Il allait abandonner lorsqu'il se souvint de son enfance et d'un cadeau qu'on lui avait fait. Il demanda à son hôte du carton, de la colle, des couleurs et un ressort. Il s'enferma dans sa chambre et reparut avec une petite boîte qu'il présenta à Igor.

- Tenez, c'est pour vous.
- Pour moi ? Qu'est-ce que c'est ?
- Ouvrez.

Et Igor fit glisser le petit crochet doré qui maintenait le couvercle de carton. Un diable à ressort grimaçant jaillit sans crier gare ! Igor lâcha la boîte de surprise et tomba sur le derrière. La première émotion qui se peignit sur son visage fut d'abord la colère. Il allait se relever pour corriger Ferdinand à la hauteur de l'affront lorsqu'il se figea soudain. Son regard fixa le vide et devint intérieur. Il regarda la tête à ressort, se regarda... et soudain, partit d'un rire formidable, tonitruant, qui fit trembler les meubles et les vitres.

Le lendemain, Ferdinand acheva la formation d'Igor. Celui-ci, hilare, s'était plongé toute la nuit dans la fréquentation d'œuvres humaines bizarres. Il citait d'étranges personnages inconnus du jeune homme : Molière, les Monty Python,

Offenbach, Tati, Jerome K Jerome, Jonathan Swift, Mark Twain, Desproges et bien d'autres dont le jeune garçon n'avait jamais entendu parler. Igor pétillait et se déclarait à qui voulait bien l'entendre aussi effervescent qu'un cachet d'aspirine. Il termina la journée sur un fauteuil, se tenant les côtes, les yeux baignés de larmes.

Un matin, Monsieur Igor se planta devant lui et lui demanda :

- Alors, mon jeune ami. Et notre affaire ? Te souviens-tu que nous avons passé un marché ? Tu as rempli ta part du contrat. À moi de faire de même.

Igor lui tendit une curieuse liasse de papier imprimé.

- Qu'est-ce que c'est ? Un livre ? Je ne sais pas lire.
- Tu ne sais pas lire ! Mais qu'est-ce qu'on vous apprend à l'école ? Passons. Ne t'inquiète pas. C'est au pied du livre qu'on voit le liseron*. Euh, non, c'est pas ça ... Bref, ceci est un journal, un quotidien qui paraît, euh, tous les jours. Non ? Connais pas ? Je vais t'expliquer. Tu veux savoir ce qui s'est passé à Condé sur Escaut, tu lis, et tu sais. Tu veux savoir ce qui s'est passé à Valenciennes, tu lis, et tu sais. Et ainsi de suite. Ça s'appelle « La Voix du Nord ». Et il nasilla, imitant le cri d'un vendeur de journaux : « Demandez Les Nouvelles du Dimanche, le quotidien des jours fériés ! » J'apprécie tout particulièrement leur rubrique nécrologique : ils sont les seuls à pouvoir publier des photos de dernière heure... Ouah ! Ha ! Ha ! Qu'est-ce que je suis drôle ! Mmff... enfin, voilà.
- E-di-tion-du-mardi-... Mais, si je ne me trompe, celui-ci est daté de demain !
- Oui ! Il a compris ! Cette feuille de chou, ce canard, c'est ton porte-monnaie ! Ton portefeuille ! Ton compte offshore électronique ! Tes stock options ! Tu sauras les choses avant le temps ! Tu seras Madame soleil !
- Qui ça ?
- Non, rien. Laisse tomber. J'ai juste une dernière requête, une bagatelle. Peux-tu me donner ton petit carnet bleu ? Je me souviens que je ne riais pas au début de ma formation. Je souhaiterais voir si maintenant je peux saisir tout le sel de tes premières saillies drolatiques.

- Mais, c'est que c'est le carnet où je note toutes mes ...
- Ne les connais-tu pas par cœur ?
- En fait, si... Oh, et puis, si ça vous fait plaisir. Prenez-le.
- Merci, tu ne le regretteras pas. Alors, es-tu content ?

Et Ferdinand qui répond que oui.

- Le poulet était-il bon ?

Et Ferdinand qui répond que oui.

- Ai-je honoré ma stricte part du contrat ?

Et Ferdinand qui répond que oui.

- Alors, tout le monde est content ! Je te dépose chez toi. Roule, Raoul !

Et Igor enfourcha une curieuse machine pétaradante, tressautante et fumante, et demanda au jeune homme de le rejoindre derrière lui. Igor démarra et Ferdinand manqua d'être éjecté.

L'Escaut de nouveau. La péniche de son enfance ? Coulée. Son père ? Mort depuis longtemps, inconsolable depuis la disparition subite de son fils. Igor l'avait trompé.

- Tu m'as trompé ! Je sais qui tu es maintenant ! Tu ne m'as pas gardé quelques jours, mais bien des années ! Ah, tu vas voir !

Ferdinand fit mine de s'approcher du diable pour le battre. Mais celui-ci le foudroya du regard. Ferdinand, tremblant, recula.

- Attention, mon jeune ami ! N'ai-je point respecté notre contrat ? N'as-tu pas ton canard, mon lapin ?
- Si, si ...
- Alors, sers t-en !

Et Igor fut soudain tout onction.

- Viens, je vais te montrer.

Et il lui montra la Voix, et Ferdinand lut le journal, qui disait le jour suivant. Et le produit de la lecture fut l'argent. Énormément d'argent. Ferdinand acheta un Tjalk, identique à celui de ses jeunes années, qu'il nomma « Cornélia », et entreprit de naviguer entre Anvers et Valenciennes. Il occupa la place de son père dans la timonerie sans sourciller. Il transporta du charbon, de la tourbe, du bois, du blé, de la farine. Mais jamais il ne dansait, jamais il ne riait.

Le temps n'eut pas de prise sur lui. Il vit se succéder auprès de lui des générations de matelots. Il abandonna définitivement la navigation, car il faisait naviguer les autres. Il devint armateur et affréta dans ses chantiers de construction navale une flotte entière d'automoteurs, de pousseurs et de barges. Il nomma sa société la « Cornélium », qui devint en quelques mois, par le jeu des rachats agressifs d'entreprises auquel il se livra, la principale flotte fluviale dédiée au transport de marchandises en Europe, coiffant les Hollandais au poteau. Connaissant les choses avant le temps, en quelques semaines, il intrigua pour accélérer l'ouverture du canal Seine-Nord Europe, dont il fit changer le nom en « Seine-Escaut » en souvenir de son père, à grand renfort de pots de vin. Mais il ne riait toujours pas.

Il inventa un système embarqué d'ouverture à distance des portes des écluses, couplé à une gestion interconnectée du trafic grâce à Aquanet, son réseau informatique sans câble où les informations circulaient à travers l'eau, mettant ainsi d'un seul coup au chômage tous les éclusiers de France et de Navarre, puis d'Europe. La télécommande Ferdinand, comme on l'appela, provoqua la plus grande grève connue dans le domaine de la batellerie depuis les origines. Mais Ferdinand fut patient. Il fit stocker ses marchandises dans des conteneurs géants partout en Europe. D'Anvers à Paris, de Kehl à Valenciennes, tous les quais publics et privés furent saturés par ses stocks, sur l'eau comme sur terre. La concurrence, placée dans l'impossibilité de trouver une place dans les ports pour décharger, mordit bientôt la poussière. La pression souterraine, mais musclée, des nervis de sa compagnie privée allemande de sécurité, vint à bout du mouvement. Pour faire taire les esprits chagrins, il créa sur ses deniers, le long du fleuve, une ligne de gigantesques complexes de production et de vente de poissons exotiques pour aquariums de luxe, un loisir très en vogue à cette époque, et proposa un plan de reclassement en promettant d'embaucher tous les chômeurs, ce qui fut fait. Il déclara aux médias que les anciens éclusiers pourraient ainsi « retrouver du travail et s'épanouir dans une activité d'avenir et d'innovation favorisant les initiatives d'excellence et le développement de l'entrepreneuriat familial de proximité ». Un mois plus tard, il vendit sa société

pour une bouchée de pain à des promoteurs chinois, qui s'empressèrent de raser les lieux pour y construire des écoquartiers avec port privé pour portemonnaie huppés. Les ex-éclusiers furent mis à la porte, mais il est plus difficile de manifester en chinois et les quelques mouvements sociaux qui surgirent sporadiquement s'éteignirent rapidement. Ferdinand ne riait pas.

Les années passèrent. Ses automoteurs sillonnaient l'Europe, fantômes gris tout confort, avec air conditionné, frigos pleins à ras bord pour les équipes de quart en permanence sur le pont, de nuit comme de jour, ce qui évitait tout contact, donc toute perte de temps, avec la terre. Il mit en service son premier hydroglisseur en même temps que sa centième secrétaire, dont il ignorait toujours le nom. Six mois plus tard, son usine de Trith-Saint-Léger produisait suffisamment d'hydroglisseurs pour abolir la frontière ancestrale entre l'aquatique et le terrestre. Plus rapide, plus facile à entretenir, son « Aquacamion » pouvait sortir du fleuve par des rampes dédiées et se diriger sur la terre ferme pour décharger directement ses conteneurs sans intermédiaire. Il créa ses propres plateformes multimodales privées, gigantesques surfaces poétiques d'asphalte battues par les vents, gardées par des milices canines belges. Ferdinand ne riait pas.

L'eau de l'Escaut était devenue une soupe chimique. La vitesse considérablement accrue des nouveaux hydroglisseurs engendra une brume corrosive et putride qui envahit une bande de terre autour du fleuve large de plus de cent mètres. Les maisons et immeubles chics qui avaient envahi les berges virent leurs vitres s'opacifier inexorablement. Des cas de plus en plus nombreux d'atteinte des poumons furent recensés parmi la population riveraine. La végétation mourut. Les sols furent contaminés pour des décennies. Un No man's land gris se superposa au tracé du fleuve, au gré des expropriations sanitaires. Parallèlement au mouvement de grève des bateliers, qui avaient vu leurs coûteux automoteurs de 4500 tonnes soudain relégués au rang de dinosaures asthmatiques, un mouvement écologiste de protestation vit le jour. Ses membres chevelus prirent l'habitude de se rassembler tous les jours dans le port fluvial international de Valenciennes, sous les fenêtres des bureaux de la Cornéliam, propriété de Ferdinand. Celui-ci était justement en train de contempler en contrebas les sempiternelles banderoles brandies par d'habituels irréductibles désargentés, lorsque son attention fut attirée par l'égérie du mouvement, une jeune fille aux discours aussi enflammés que l'était sa longue chevelure rousse. Elle était immobile parmi la foule des agités et semblait le regarder. Il s'adressa à sa secrétaire.

- Quoi de neuf aujourd'hui ? Mmm, rappelez-moi votre prénom, mademoiselle ?
- Gertrud, Monsieur.
- Dites-moi quelque chose de drôle, Gertrud.
- Monsieur ?
- Faites ce que je vous dis.

Et Gertrud essaya de se souvenir de quelque chose de drôle, y renonça vite, prolongea sa quête dans les bureaux où elle parvint enfin à mettre la main sur un rouleau de papier toilette avec des blagues préimprimées. Mais Ferdinand resta de marbre.

- Non, c'est comme d'habitude. Rien. Merci, Gertrud.
- Les manifestants demandent à être reçus, Monsieur, comme tous les jours.

L'ennui avait chez Gertrud la consistance d'une pâtée pour chien surgelée.

- Bien. Faites-la monter. Euh, faites-les monter.
- Pardon, Monsieur ?
- Vous avez bien entendu. Je vais les recevoir. Dans le grand Salon. Exécution.

Et Ferdinand reçut la délégation, à la tête de laquelle se trouvait la jeune fille flamboyante. Pendant tout l'entretien, il garda les yeux rivés sur elle. Contre toute attente, il accueillit certaines de leurs revendications avec une certaine chaleur. Il demanda à la revoir pour des accommodements mineurs, ce qu'elle accepta avec juste ce qu'il fallait d'empressement pour le rendre fou. Leurs entrevues se multiplièrent. Ferdinand dut se rendre à l'évidence : il était tout à elle ! Mais comment lui dire quand on ne sait plus sourire ?

- Oh, mais c'est vrai, ça ! Comment lui dire quand on ne sait plus sourire ?

Igor était apparu soudain sous le nez de Ferdinand et entamait devant lui une danse ridicule, le petit carnet bleu à la main.

- Vous !
- Attendez, page 31, voyons... Ah ! : Vous voulez une blague à l'envers ? Riez, je raconte après...
- Très drôle.
- Vous appréciez en connaisseur, cher ami, mon lapin, devrai-je dire cher Maître ?
- Que venez-vous faire ici !
- Je vends, j'achète, c'est selon. Voyez ici...

Et il agita devant le nez de Ferdinand son petit carnet bleu.

- Donnez-moi mon carnet !
- Donner ? C'est quoi ? minauda Igor.
- Vendez-le-moi !
- Je préfère ça. Combien ?
- Non, j'ai mieux ! Je vous le joue à la Wii ! Une partie de Mario Kart en ligne !
- D'accord ! ... Tu vas voir le fight ! Tiens, regarde-moi ce saut ! Ce rocher, c'est pour toi !
- Écrabouillé ! J'ai perdu !
- Vise ce camion ! Ha ! Ha ! Comme une crêpe retournée ! Encore perdu ! Toujours perdu ! Je passe devant !
- Si je perds celle-là, je perds tout ! Tout mon argent !
- Dans le précipice ! Tout est à moi ! À moi ! À moi !

Le diable, tout à son succès, se pâmail. Il chancela. Ferdinand se jeta sur lui et empoigna son carnet. Le diable s'y accrocha désespérément. Mais Ferdinand parvint à le lui arracher et ouvrit une page au hasard. Il récita la blague, éculée, mais irrésistible. Le diable se mit à rire. Ferdinand lut la saillie

suivante, puis la suivante et ainsi de suite. Le diable hoquetait, riant à s'en décrocher la mâchoire. Ferdinand marchait sur lui, toujours récitant. L'homme en rouge, secoué de soubresauts inextinguibles, dut capituler :

- Tu as gagné cette manche, mon lapin, mais tâche de faire attention ! Si tu franchis la frontière une seule fois, tu deviendras un pensionnaire de choix ! Chez moi ! En BAS !

Et il disparut dans un éclair rouge.

Ferdinand passa la nuit à relire son carnet. Et ce fut comme une renaissance. Il put enfin rire et sourire. Ayant retrouvé sa joie de vivre, il put courtiser la jeune fille, qui ne se montra pas insensible. Il sentit qu'il se transformait. Mais la demoiselle avait des principes. Elle lui assura qu'elle ne pourrait jamais fréquenter un suppôt du grand capital inféodé à la hyène multimodale et mondialiste tel que lui. Il résolut donc, par amour pour elle, de se débarrasser des dernières scories de sa vie passée. Il fallait qu'il la persuade qu'il était devenu un autre. Il lui demanda d'être patiente et s'enferma pendant de longues semaines dans le garage de sa dernière propriété.

Elle attendit.

Et le moment vint. Il avait terminé. Surexcité, il surgit de son garage, brandissant une liasse de papiers chiffonnés à la main. Il chercha sa bien-aimée, ne la trouva pas, s'enquit de l'endroit où elle était allée. Celle-ci manifestait à la frontière belge, près du fleuve, dans un bucolique pré herbeux où on allait bientôt construire une nouvelle Halle Air-Terre-Eau (H.A.T.E.), zone d'échange en intermodalité totale avec zone canine sécurisée pour les marchandises. Lorsqu'elle le vit, elle jeta sa pancarte où on pouvait lire « A l'eau, l'autoroute fluviale ! », se précipita vers lui et tenta de le dissuader de se montrer. Mais lui n'écoutait pas. Sa bien-aimée sur les talons, il courut vers les manifestants et commença à haranguer la foule.

- Chers amis, j'ai la solution ! Vous n'aurez plus jamais à manifester ! J'ai trouvé LA machine ultime ! Le Glisseur Anti Gravité (G.A.G.). Plus de pollution par les hydrocarbures ! Plus d'agitation des eaux ! Plus de gaz d'échappements, plus de bruit, plus rien ! Le procédé permet même de filtrer l'eau sous le glisseur, car le champ antigrav extrait les polluants et purifie l'eau ! Vous vous rendez compte ! L'eau de votre sillage est plus

propre après votre passage qu'avant ! Je vais vous donner les plans, vous pourrez commencer la fabrication quand vous voudrez ! Vous ...

Il s'interrompit. Il avait été reconnu. Tous devinrent silencieux. Tous le fixaient. La jeune fille sentit que la situation allait se corser et lui enjoignit à voix basse de s'échapper avec elle, mais il resta sans réaction. Soudain, un unique cri :

- À la flotte, le nanti !

On l'agrippa, le souleva de terre comme un fétu de paille. Bientôt, sous les yeux horrifiés de la jeune fille, il fut porté par mille bras qui lui firent un tapis humain mouvant. L'eau était proche. Qu'à cela ne tienne, s'il fallait qu'il plonge dans cet **Escaut** qu'il avait tant contribué à salir, pour assurer sa rédemption, qu'il en soit ainsi. Soudain, du coin de l'œil, ballotté par la vague humaine, il distingua un panneau. « Belgique ». Non ! Il ne devait pas franchir la frontière ! Non ! Pas ça ! Il se débattit, hurla, mais la foule n'en eut cure. Soudain, il ne sentit plus le contact dur des mains vengeresses. Il plongeait.

Il ne vit pas la surface de l'eau.

On raconte que des témoins sur l'autre rive assurèrent avoir vu une sorte de maelström se former à son point d'entrée dans l'eau, et même qu'ils crurent entendre un ricanement. D'autres parlèrent d'une lueur rouge, loin dans les profondeurs.

Seuls les papiers que Ferdinand brandissait flottèrent longtemps au fil de l'eau et finirent par disparaître.

Jamais on ne retrouva son corps.

* Le diable n'a aucun complexe à piller le vers de Lucien Métivet « C'est en [lisant](#) qu'on [devient liseron](#). » dans *Ballade de l'invitation au travail*, texte tiré de l'anthologie « *L'humour 1900* » présentation de Jean Claude Carrière, J'ai lu, éditions Ditis, Flammarion, 1963.

Cette nouvelle est librement inspirée de « L'histoire du soldat » de Charles Ferdinand Ramuz, musique Igor Stravinski, 1917.

Pour contacter l'auteur : claude.ronnaux@wanadoo.fr